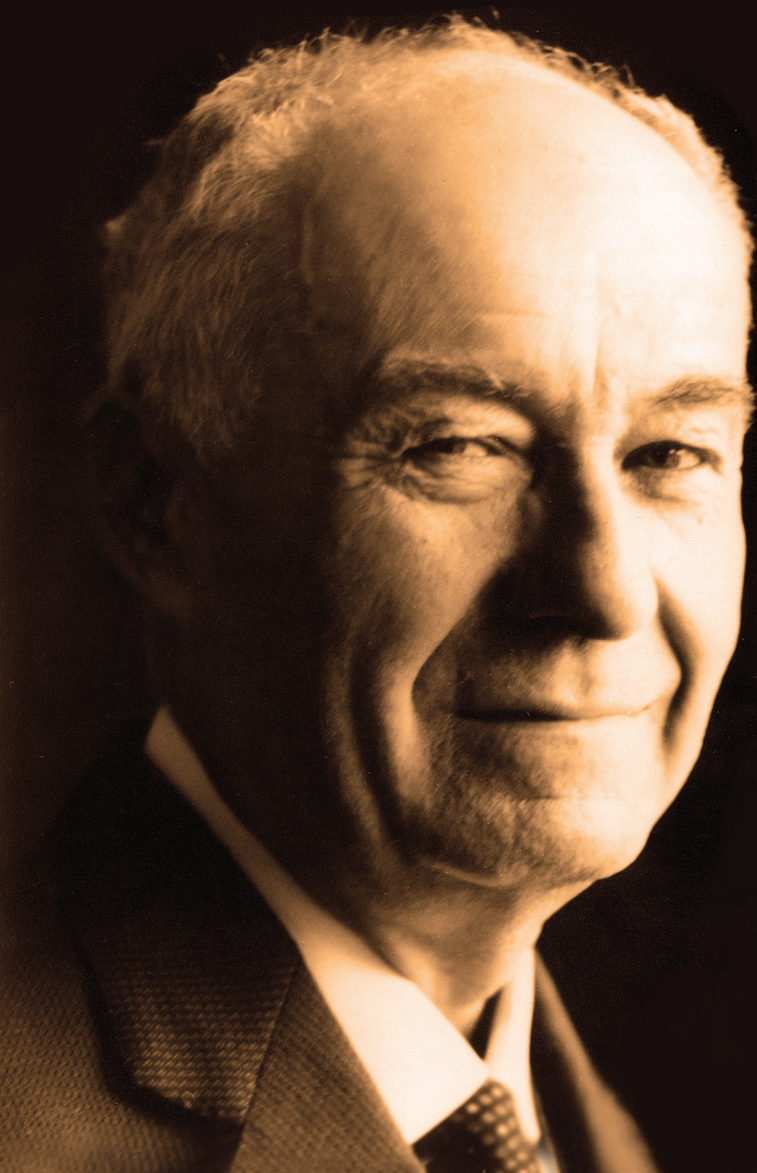


Raphaël Debailiac

GUSTAVE THIBON

LA LEÇON DU SILENCE



DDB *desclée
de brouwer*

Gustave Thibon, la leçon du silence

Tous droits réservés pour tous pays ©

mai 2014, Éditions Desclée de Brouwer

ISBN : 97822220066257

ISBN pdf : 97822220078519

Groupe Artège

Éditions Desclée de Brouwer

10 rue Mercœur 75011 Paris

9 espace Méditerranée 66000 Perpignan

www.artege.fr

Raphaël Debailiac

GUSTAVE THIBON
LA LEÇON DU SILENCE

Artège

Avant-propos

« Il faut toujours avoir pour règle de vie de penser et d'agir comme si ce qui est le plus beau était aussi le plus vrai » (*L'Ignorance étoilée*). « Penser et agir », on notera la conjonction des deux verbes, qui pour Gustave Thibon sont naturellement indissociables l'un de l'autre ; au seuil de ce petit essai très dense qui est aussi une heureuse anthologie de son œuvre, on rappellera ce mot du général de Dinechin¹, qui a su voir en Gustave Thibon un « homme d'action tournée vers la pensée ». Les soldats, et Joseph de Maistre l'avait déjà observé, sont les interlocuteurs naturels des métaphysiciens ; peut-être parce qu'ils n'ont pas oublié que la parole est une action. Celui qui dans l'Évangile, force l'admiration du Christ, est un soldat : le centurion de Capharnaüm.

C'est la « leçon du silence » que l'auteur demande à Gustave Thibon : que pouvait-on lui demander de mieux ? Ramana Maharshi, l'une des voix les plus hautes et les plus pures de la Tradition aux Indes, dit que « le silence contient toutes les initiations ». En d'autres termes, saint Bernard le dit lui aussi ; et Milarepa. Et Sénèque, qu'admirait tant

1. « Témoignage », in Dossier H *Gustave Thibon*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2012, pp. 535-536. Gustave Thibon avait préfacé le livre du général Bertrand de Dinechin, *Algérie, guerre et paix* (Paris, Nouvelles Éditions latines, 1992). Rappelons que Gustave Thibon avait préfacé aussi les *Lettres d'Indochine* du sergent Guy de Chaumont-Guitry (1923-1948) (Paris, Alsatia, 1951).

Gustave Thibon : « Les dieux veulent être adorés par des muets. »

Le silence de Dieu a obsédé Gustave Thibon. « C'est le silence de Dieu qui divinise le cri de l'homme », écrit-il dans *L'Ignorance étoilée*. Le Dieu silencieux, le Dieu pauvre, qui mendie à l'homme jusqu'à son être, il s'en est voulu le témoin dès sa jeunesse. Il a écrit que, s'il eût été moine, il se fût appelé « frère X de Gethsémani ». Il a été le philosophe de la solitude de Dieu ; dans *L'Échelle de Jacob*, il scrute « cette face incurablement solitaire de Dieu qui n'a de ressemblance avec rien, à qui nulle forme, nul univers, nulle chanson des sphères ne fait contrepoids » et un demi-siècle plus tard, il y revient dans *L'Illusion féconde* : « Si Dieu est amour, c'est dans le repli secret de lui-même, non seulement incréé, mais *incréateur*. Et c'est là qu'il faut le chercher, à travers le voile d'indifférence de la création... » Le « renversement de l'apologétique » qu'il annonçait, et qu'illustre son unique pièce de théâtre, *Vous serez comme des dieux*, ce renversement du pour au contre, où la toute-faiblesse de Dieu parle plus aux hommes que jadis sa toute-puissance, le monde titanique où nous sommes entrés ne peut plus entendre d'autre langage. Dieu chassé peu à peu de la nature, de la société, pour finir du cœur humain : un Dieu nu, exilé, vagabond et mendiant comme l'Amour de Platon, Dieu qui n'a plus rien à nous donner que Lui-même. Et qui, désormais, parmi les hommes qui l'ont supplanté, pour le recevoir ? « Le mal suprême, écrit Gustave Thibon dans *L'Illusion féconde*, appelle la suprême réaction : le sacré, le divin n'étant plus liés aux mœurs et aux lois comme dans les époques saines, avec ce que cela suppose de conformisme social, pourront enfin être choisis dans

toute leur pureté, et je pressens l'apparition d'un *pusillus grex* en qui le grand dégoût réveillera l'ultime espérance et qui retrouvera l'absolu au-delà des barrières du social [...], ou, pour parler avec Nietzsche, le surhomme par réaction contre "le dernier homme". »

Le *pusillus grex*, le « petit troupeau » des fidèles du Christ à l'agonie, quand ses disciples ou bien dormaient, ou bien avaient fui ; ou bien étaient allés le trahir. Gustave Thibon est naturellement apocalyptique ; prophétique, aussi, et comme l'exige la moindre docilité à la nature ardente de la parole telle qu'elle nous a été confiée, car la parole vraie, la parole dite selon la vérité, est toujours, qu'elle le sache ou non l'annonce de la Parole, *Verbum*, Λόγος, puisque c'est ainsi qu'il a plu à Dieu Lui-même de se nommer. Gustave Thibon n'est pas un hygiéniste de la cité, et il ne voit dans la politique que l'ensemble des conditions, les meilleures ou plutôt les moins mauvaises possibles, qui permettent à l'homme de poursuivre ses fins dernières, lesquelles, selon le vieux catéchisme, sont de « connaître Dieu, [de] L'aimer et [de] Le servir ».

Il n'y aurait pire contresens que de faire de Gustave Thibon un contempteur de la décadence ; le mot est d'ailleurs à peu près absent de son œuvre (si l'on excepte le sous-titre de son recueil posthume, *Parodies et Mirages, ou la décadence d'un monde chrétien*², où « décadence » est pris dans son sens historique et quasi physiologique : c'est un diagnostic, une fois de plus, non un jugement moral). Ces contempteurs sont les parasites de ce qu'ils dénoncent : on soupçonne vite cette duplicité, cette absurdité aussi, puisque si l'ordre du monde obéissait à leurs vœux, ils

2. Paris-Monaco, Éditions du Rocher, 2011.

perdraient aussitôt leur raison d'être... Tout au contraire, Gustave Thibon aimait à répéter la définition du stoïcisme selon Jean Prévost : « Faire, quand plus rien ne va, comme si tout allait encore. » Commencer, au milieu du désordre universel, par rétablir l'ordre en soi-même.

Beaucoup seront déçus, qui n'auraient voulu voir en lui qu'un *laudator temporis acti*, alors que cette espérance muséale ne lui a jamais semblé qu'une double méprise, sur la nature du passé et son rôle : l'exhumation et l'embaumement ne sont que les sinistres parodies de la résurrection et de la transfiguration, et en histoire aussi, il faut « laisser les morts enterrer les morts », selon le commandement du Christ. Quand Simone Weil écrivait : « D'où nous viendra la renaissance, à nous qui avons souillé et vidé tout le globe terrestre ? Du passé seul, si nous l'aimons », le mot qu'il faut retenir de la phrase est « aimer », et c'est à la condition expresse qu'il soit racheté et transfiguré par notre amour, *éternisé* par là, que le passé nous apportera la renaissance. « Apprends-nous comment l'homme s'éternise » – la requête de Dante résume pour Thibon la leçon de l'histoire, et justifie que l'on s'intéresse à ses vestiges. En dehors de quoi il pourrait reprendre à son compte cette autre remarque de Simone Weil, qu'il cite dans *La Pesanteur et la Grâce* : « Tu ne pourrais pas désirer être né à une meilleure époque que celle-ci, où tout est perdu. » Avoir tout perdu permet de tout retrouver, en dehors des canaux désormais hors d'usage du conformisme social et culturel, et des réflexes du Gros Animal.

De pieux commentateurs ont fait à Gustave Thibon le singulier reproche de ne guère parler du Christ ; pour d'aucuns le grief frise même l'imputation d'athéisme.

Gustave Thibon est athée, en effet, comme l'a été le Christ Lui-même : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il est vrai que le *lama sabachtani* est rarement cité par ces chrétiens humanistes. Rien n'est plus ordinaire à notre intelligence que la tentation arienne, puisque l'arianisme est la forme même que notre intelligence aurait donnée au christianisme si elle l'avait définie ; les limites de l'anthropomorphisme existent pourtant, y compris dans l'Homme, Celui que l'on a présenté comme tel, qui est le Christ : elles sont du côté de l'infini. Gustave Thibon aimait à citer le mot insondable de l'abbé Zundel à Charles Du Bos qui lui confiait ses doutes : « Abandonnez-vous à travers le Christ à tout ce qu'il y a d'inconnu en Dieu. » On ne peut mieux définir la foi chrétienne, dans sa simplicité et dans son mystère ; que la seule façon légitime d'aller à Dieu est d'y aller par le Christ, qui est le pont jeté pour nous sur l'abîme.

Gustave Thibon aimait à dire qu'il ne se sentait d'aucun milieu, ce qui était vrai pour l'espace comme pour le temps : ses véritables contemporains sont de toutes les époques, il était de plain-pied avec Marc Aurèle comme il le sera demain avec tel lecteur qui n'est pas encore né, et qui saura d'instinct, selon le mot célèbre d'un historien allemand, que « toutes les époques sont équidistantes de Dieu ». Parce qu'il est contemporain de l'éternité (« Tout ce qui n'est pas de l'éternité retrouvée est du temps perdu »), Gustave Thibon est ce témoin dont l'œuvre garde intactes sa fraîcheur et sa force germinative – et tous ceux qui auront prétendu en faire un des leurs, rien de plus qu'un militant de leurs opinions périssables, en seront pour leurs frais d'amalgame : ce qu'il nous dit, qui ne peut se réduire aux circonstances d'aucun lieu ni d'aucune époque, est

réfractaire par nature à tout annexionnisme. Qu'un jeune auteur l'ait entendu, qu'il lui fasse écho avec les mots qui sont les siens, que par surcroît il retrouve sa leçon non dans le silence d'une bibliothèque, mais dans les vicissitudes de l'action, constitue la plus belle preuve de l'*actualité* d'un philosophe.

Ph. Barthelet

Introduction

Gustave Thibon sent le soufre. C'est généralement bon signe en une époque où toute pensée vigoureuse est suspecte.

On a voulu faire de lui un vichyste convaincu parce qu'il aimait les chaumières paysannes, les fontaines d'eau claire et le coucher du soleil sur les collines plus que les tours grises et les souterrains noirs des agglomérations modernes. Et puis un homme qui se contentait d'écrire des poèmes et de sonder le ciel quand ses contemporains se déchiraient sur les questions de race, de classe ou de marché n'est-il pas suspect ?

Thibon est un formidable héraut de la liberté d'esprit. Ses réflexions embrassent de larges champs sans jamais s'y empêtrer. Cherchant à pénétrer l'âme du monde, il tourne son regard vers le Dieu personnel, le Dieu d'amour des chrétiens, les mains ouvertes et le cœur à nu. Naturellement, ses pensées ont évolué au fil des ans, suivant détours et lignes courbes, mais sans se contredire. Loin du philosophe systématique, il est de la trempe des moralistes de notre âge classique. Il en a le style, la profondeur et le détachement.

Ses critiques amusées d'une post-modernité à son aurore agaceront les esprits chagrins. Il disperse aux quatre vents les idoles et sottises de son temps, dissipe les rêves d'esclaves au nom de la liberté de l'homme. Pire encore, il ne veut pas du bonheur. Il le regarde avec pitié et ennui, comme un film psychologique à la française. Il faut dire que

Thibon place le salut individuel au cœur de sa recherche, à rebours de l'individualisme de masse d'une démocratie holiste. Ses *Diagnostics* jettent certes les bases d'une sociologie chrétienne expérimentale, dispersant les illusions, revalorisant les « liens vivants » unissant l'homme à ses prochains et à son environnement mais Thibon n'a pas de système à se reprocher.

Gustave Thibon a aussi beaucoup écrit sur l'amour humain et ce n'est pas pour encenser la civilisation de l'étreinte frénétique. Il rappelle les exigences de l'amour, sonde les profondeurs de l'éros, expose nue l'impuissance de l'homme à aimer vraiment.

Il a eu le pressentiment du vrai à travers la beauté. Celle des mots qui portent l'espoir des hommes et le souffle de Dieu. La beauté des œuvres d'art comme incarnation de l'éternel.

Ce penseur catholique a pourtant tiré quelques bonnes salves contre son Église. L'admirateur de Nietzsche s'en serait voulu de laisser la vénérable institution dans sa torpeur. Il balaie certitudes et réconfort et, quand on attend le coup de grâce, proclame son attachement profond à la foi de ses pères livrée à la flamme purificatrice d'une spiritualité découverte chez saint Jean de la Croix ; celle qui prend racine aux sources les plus pures du christianisme occidental, tendue vers l'absolu et le silence divin.

Thibon aspire à connaître le Dieu transcendant perdu au-delà des mondes, à retrouver l'unité primordiale où rien ne disparaît et tout se résout. Il s'est également livré à de longues méditations sur la souffrance des hommes et le péché. Si ses réflexions sont parfois déroutantes, elles puisent au plus profond de la grande tradition chrétienne qui

cherche Dieu en l'homme. Cet homme confronté au silence des cieux, exilé dans le temps. Dans le théâtre d'ombres de l'existence, il court après les mirages, trébuche, se brûle les lèvres sur le sable et se relève à la recherche de ses rêves. Le sage court après la vérité sans jamais s'imaginer l'avoir trouvée. Il apprend à aimer ses illusions mêmes qui sont comme l'embrasement d'un soleil couchant, le prélude à la nuit puis à une aube nouvelle.

À la fin de tout, la plus forte des réalités de ce monde est la mort. N'est-ce pas elle qui purifie le monde et lève le voile de l'éternité? La mort et la connaissance entretiennent un lien qui est aussi éblouissement devant l'invérifiable qu'explore Thibon durant les longues années de sa vieillesse.

Au bout du chemin enfin se trouve ce Dieu d'amour qui fait tomber les chrétiens à genoux. Un Dieu de faiblesse qui mérite d'être aimé pour son impuissance même. Alors s'entrouvre la porte du dernier mystère. La relation de l'homme à Dieu n'est-elle pas celle de deux dénuements qui se cherchent? Deux néants et une dérisoire étincelle d'amour qui ne se trouvent même pas mais se donnent dans le vide? Alors, peut-être, au-delà de l'être et de toute espérance, peut-on espérer une Rencontre?

Loin de l'image grossière du paysan lettré conservateur véhiculée entre un bombardement en Serbie et une guerre de printemps en Libye par tel « ennemi public » autoproclamé, Gustave Thibon est un de nos penseurs profonds, dérangeants. Son œuvre n'est pas de celles qui embrasent le monde mais elle brûle, consume l'âme et n'en laisse rien. Pour l'élever vers le ciel.